LES NOMS PROPRES ET L'ORTHODOXIE : RÉFLEXION TRADUCTOLOGIQUE SUR L'EXPRESSION D'UNE « IDENTITÉ NATIONALE »

Felicia Dumas, Prof., PhD, "Al. Ioan Cuza" University of Iași

Abstract : This paper purports to reflect on how a "national identity" is expressed through the proper names that appear in books of Orthodox spirituality, which their translator chooses to translate or not, turning them into discourse markers of an Orthodox tradition, which can be considered "national". This reflection is based on the analysis of translation into French, from Greek and Romanian, of some anthroponyms and toponyms in three papers of Ortodox spirituality (translated into French).

Keywords: translation; Orthodoxy; proper names; discourse markers; national identity.

Argument

Nous nous proposons de réfléchir ici sur l'expression d'une certaine « identité nationale » à travers des noms propres plus ou moins spécifiques de l'Orthodoxie, que le traducteur des textes de spiritualité orthodoxe choisit de traduire ou non, les transformant en marques discursives d'une tradition orthodoxe, qui pourrait être considérée comme « nationale ». Cette réflexion sera sous-tendue par l'analyse de la traduction et/ou la transposition en langue française, du grec et du roumain, de quelques anthroponymes et toponymes. Nous analyserons deux traductions du roumain en français, dont une faite par nous-même[1], et une du grec[2], toutes les trois étant publiées aux éditions L'Âge d'Homme de Lausanne, dans la collection « Grands spirituels orthodoxe du XXe siècle » (dirigée par le grand théologien orthodoxe français Jean-Claude Larchet).

Les traductions des textes de spiritualité orthodoxe en langue française

L'Âge d'Homme fait partie des quelques maisons d'édition francophones qui publient des livres religieux, de spiritualité orthodoxe, dans une collection spéciale, qui leur est consacrée. Elles ont une très large diffusion en France, où les plus prestigieuses maisons d'édition à spécificité religieuse sont les éditions du Cerf, qui comportent également une collection très importante intitulée « Orthodoxie ». Elles s'adressent à un public chrétien, orthodoxe et/ou catholique, désireux d'approfondir des connaissances religieuses, théologiques, et/ou de s'enrichir spirituellement à travers le contact avec des exemples « concrets » de vie de quelques figures spirituelles remarquables, qui jouissent d'une grande dévotion dans leur pays d'origine, traditionnellement orthodoxe. C'est surtout cette dernière catégorie très précise de lecteurs qui est visée par la collection « Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle » des éditions de Lausanne.

Depuis l'implantation de l'Orthodoxie en France (et en Occident en général), vers le début du siècle dernier, le nombre des traductions religieuses orthodoxes a augmenté,

[1] Père Ioannichié Balan, Le Père Cléopas, traduit du roumain par le hiéromoine Marc, préface de Mgr. Daniel, métropolite de la Moldavie et de Bucovine, introduction de Jean-Claude Larchet, Lausanne, l'Âge d'Homme, collection « Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle », 2003. Archimandrite Ioannichié Balan, Le Père Païssié Olaru, traduit du roumain par Félicia Dumas, préface de S.E. Daniel, Métropolite de Moldavie et de Bucovine, introduction de Jean-Claude Larchet, Lausanne, l'Âge d'Homme, collection « Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle », 2012.

[2] Père Porphyre, Anthologie de conseils, traduit du grec par Alexandre Tomadakis, introduction de Jean-Claude Larchet, Lausanne, l'Âge d'Homme, collection « Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle », 2007.

BDD-V52 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-10-08 07:57:52 UTC)

comblant l'horizon d'attente d'un public qui souhaitait s'initier dans sa doctrine et sa spiritualité, ou les approfondir. La plupart de ces traductions ont été faites en français des langues traditionnellement orthodoxes – le grec, le russe, le roumain, ou le serbe –, par des traducteurs/traductrices bilingues, profondément ancrées dans les deux cultures concernées par l'acte traduisant et dans la vie religieuse, dans la pratique et/ou la spiritualité de l'Orthodoxie.

Pour les livres qui constituent le corpus de notre analyse, il s'agit d'un moine français, qui traduit vers sa langue maternelle, le hiéromoine Marc Alric (à présent évêque auxiliaire de la Métropole Orthodoxe Roumaine en Europe Occidentale et Méridionale), auteur de la traduction du livre sur la vie du père Cléopas du monastère roumain de Sihastria ; d'un agrégé des lettres français d'origine grecque, qui a signé la traduction des conseils spirituels du père Porphyre ; et de nous-même, universitaire, enseignante de français aux Facultés des Lettres et de Théologie Orthodoxe de Iasi, qui avons traduit la vie du père roumain Païssié Olaru du skite de Sihla. Vu leur profil, leurs compétences et leur formation, les trois traducteurs avaient la conscience de leur travail de passeurs de modèles et de contenus spirituels entre des espaces culturels profondément différents, dont celui d'origine, traditionnellement orthodoxe et celui d'arrivée, non religieux, curieux par rapport à l'Orthodoxie et intéressé par sa « doctrine » et son « mode de vie ». Entre le traducteur et ses lecteurs de langue française s'est interposé un autre acteur important de l'acte traduisant, le directeur de la collection qui a hébergé les trois livres, le réputé théologien orthodoxe français Jean-Claude Larchet, qui a supervisé les traductions et les a accompagnées d'une Introduction. Ce paratexte justifie et éclaircie le choix de la publication de ces livres dans la collection et légitime la qualité du travail des traducteurs.

Chacun des pères spirituels dont le modèle exemplaire de vie et les conseils spirituels sont présentés dans ces livres est une figure emblématique de l'Orthodoxie pratiquée dans un espace géographique et culturel précis, roumain et, respectivement, grec. S'étant fait remarqués par la sainteté de leur vie, ils deviennent l'expression d'une certaine tradition orthodoxe, vécue dans l'ensemble de la même façon que partout ailleurs dans le monde, agrémentée toutefois de certaines particularités « locales », d'usage. Ils sont des figures représentatives d'une certaine « identité nationale » exprimée au sein de l'Orthodoxie, à l'intérieur de son universalité. Avant de nous arrêter sur le terme « usage », essayons de voir ce que l'on pourrait comprendre de nos jours par le syntagme « identité nationale ». La définition même du concept d'identité, si discuté les derniers temps lors de tant de colloques, dans le monde entier, est extrêmement complexe déjà au niveau strictement individuel. En plus de sa complexité épistémologique et sémantique, il se trouve au cœur des représentations sociales concernant les traits caractéristiques et la spécificité personnelle et surtout l'appartenance culturelle des individus dont on essaye de décrire (en la fixant) l'identité. En général, toute conscience d'une appartenance et d'une spécificité identitaire est déclenchée par la présence de l'*autre*, de l'*étranger*, puisqu'il est très rare de penser à son identité de par sa propre initiative, en dehors de tout contexte où fait irruption l'altérité. Parler d'une « identité nationale » s'avère être une entreprise encore plus difficile et hasardée, exposée à au moins deux risques majeures : se faire étiqueter d'anachroniste[3] et, en liaison avec l'Orthodoxie, se voir accuser de l'hérésie appelée phylétiste. Condamnée par le synode de Constantinople de 1872 (accepté par toutes les Églises orthodoxes locales), le phylétisme a été une hérésie nationaliste qui identifiait le monde orthodoxe à une ethnie, et « pour laquelle les Églises autocéphales – celles qui se gouvernent elles-mêmes – se confondent avec la nation » (Le Tourneau, 2005 : 483). La situation canonique de l'Orthodoxie en France, caractérisée par la coexistence sur le territoire d'un seul pays de

[3] Puisque l'on parlait des nations notamment au XIXème siècle.

BDD-V52 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-10-08 07:57:52 UTC)

plusieurs juridictions relevant des Églises-mères des pays traditionnellement orthodoxes, est d'ailleurs assez délicate et risque d'instaurer une sorte de cloisonnement nationaliste entre les paroisses et les monastères relevant de ces différents diocèses. L'un des plus grands théologiens et pères spirituels de l'Orthodoxie d'expression française, le père archimandrite Placide Deseille insiste beaucoup dans ses écrits sur l'universalité de l'Église (implicitement orthodoxe) et le risque d'un renfermement nationaliste : les orthodoxes ne doivent pas céder « à la tendance au nationalisme ecclésiastique, si funeste et si contraire au véritable esprit de l'Orthodoxie » (Deseille, 2010 : 99).

Par « identité nationale », nous comprendrons donc dans ce travail, en relation avec l'Orthodoxie, une certaine spécificité locale, traditionnelle, d'usage, qui fait référence à la pratique orthodoxe d'une nation[4], dans un espace culturel et géographique précis, délimité par les frontières administratives d'un pays. Il s'agit de pays représentés comme traditionnellement orthodoxes, en vertu de l'ancienneté de la pratique de l'Orthodoxie sur leur territoire. Il nous semble que le concept d'*usage*, employé dans certains écrits de spiritualité orthodoxe de langue française, rend compte de façon explicite et très claire de ce type d'identité. L'un des premiers à avoir employé cette notion est le père Denis Guillaume, ancien moine greco-catholique belge devenu orthodoxe vers la fin de sa vie, le traducteur en français de l'ensemble des livres liturgiques et des offices orthodoxes. Il y fait plusieurs fois référence dans le *Lexique du culte et de la liturgie* (le premier et le plus complet même à l'heure actuelle des lexiques liturgiques orthodoxes en langue française), qui clôt son *Spoutnik nouveau Synecdimos* (Guillaume, 1997). En ce qui concerne la pratique orthodoxe en France, il fait la distinction entre l'usage grec et l'usage slave: « Le terme *apolytikion* n'existe que dans l'usage grec (pluriel: des *apolytikia*). Dans l'usage slave, on parle simplement de tropaire (*tropar*) » (Guillaume, 1997 : 1062). Comme nous le disions ailleurs, notamment en ce qui concerne l'Orthodoxie d'expression française[5], la notion d'*usage* fait référence à la réalité pratique de la tradition, ou des traditions liturgiques locales développées par les grandes églises autocéphales, notamment grecque et russe. (Dumas, 2013). En général, les paroisses et les monastères francophones de France suivent l'une de ces deux traditions. (Dumas, 2010b: 222).

La traduction des anthroponymes et la gestion de leur encrage « national »

Des mots qui rendent compte le mieux, au niveau discursif, des usages, ou des particularités orthodoxes locales, nous nous arrêterons ici aux noms propres, à savoir aux anthroponymes et aux toponymes, dont nous essaierons d'analyser la traduction en langue française, dans les trois livres du corpus délimité dans ce but. Par l'intermédiaire de l'acte traduisant lui-même, et ensuite à travers ses options traductologiques, le traducteur/la traductrice transforme ces noms propres, de connivence avec l'éditeur, en marques discursives d'une tradition orthodoxe, « nationale ». Les noms des protagonistes roumains apparaissent déjà dans les titres des deux livres traduits du roumain en français : il s'agit des pères Cléopas Ilié et Païssié Olaru. Leurs prénoms, qui sont en même temps, leurs noms monastiques (leurs seuls « vrais » noms, le premier étant archimandrite et le deuxième moine du grand habit, dans la hiérarchie monastique) ont été traduits de manière différente : le premier, par équivalence, à travers le nom propre du saint patron et protecteur

[4] Définie par le Dictionnaire trésor de la langue française comme un « Groupe humain, généralement assez vaste, dont les membres sont liés par des affinités tenant à un ensemble d'éléments communs ethniques, sociaux (langue, religion, etc.) et subjectifs (traditions historiques, culturelles, etc.) dont la cohérence repose sur une aspiration à former ou à maintenir une communauté » : http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/ tlfiv5/ visusel.exe?61;s =284130945;r=3;nat=;sol=1, consulté le 10 avril 2014. Nous comprendrons ici la nation comme une communauté de fidèles qui constituent « l'Église du Christ » dans le pays où ils habitent.

[5] C'est-à-dire vécue et pratiquée en France, dans les paroisses et les monastères des différentes juridictions.

BDD-V52 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-10-08 07:57:52 UTC)

correspondant : le saint apôtre Cléopas (fêté le 30 octobre[6]), et le deuxième a été seulement francisé, c'est-à-dire orthographié de façon à ce qu'on puisse le lire en langue française sous sa forme roumaine d'origine. Cette option de traduction, par transposition du signifiant roumain en langue française est justifiée par le désir de mettre en évidence son appartenance à l'Orthodoxie d'expression roumaine, et de l'individualiser. Il y a en langue française deux autres formes de ce prénom, l'une d'origine grecque, et l'autre, russe, qui font référence à deux autres grands personnages spirituels de l'Orthodoxie vécue et pratiquée dans deux espaces culturels différents, un grec et un autre, slave : il s'agit du père Païssios, moine du Mont Athos et, respectivement, du saint Païssy Vélitchkovsky (Dumas, 2011).

En revanche, dans le titre de la version française du même livre consacré à la vie du père Païssié, nous avons gardé la forme du signifiant de son patronyme telle quelle, non francisée, transposée par report (considéré comme le degré zéro de la traduction) dans la langue cible : *Olaru*. Ce patronyme a été transformé de la sorte en marque discursive d'individualisation des origines culturelles, nationales-roumaines, de ce grand père spirituel. De plus, nous avons voulu assurer une continuité par rapport à la version française du livre consacré au père Cléopas, où le nom de ce père apparaît déjà trasposé en français de cette façon (avec l'accord de l'éditeur), *Païssié Olaru* : « Par la volonté de Dieu, Païssié Olaru, le confesseur renommé de Cozancea, fut intégré le 1er décembre 1948 à la communauté du monastère de Sihastria pour le réconfort et la joie de tous ». (Balan, 2003 : 80).

Tant le père Cléopas, que le père Païssié sont des figures spirituelles emblématiques, à valeur de symboles nationaux, dans le sens qu'ils appartiennent à un peuple chrétien qui constitue « l'Église du Christ » dans le pays où ils ont vécu. C'est le sens accordé en général au déterminant « national » dans les écrits religieux, liturgiques ou spirituels. Dans un des synaxaires orthodoxes français, on peut lire par exemple, dans la présentation de la vie du saint roumain Callinique de Tchernica (« évêque de Rimnicu-Vilcea »[7]) : « Le culte de saint Callinique fut officiellement reconnu en 1955, mais depuis longtemps le peuple roumain le vénérait comme son saint national le plus cher »[8].

Le traducteur du livre *Le Père Cléopas* a transposé en langue française les autres noms de moines ou de hiérarques roumains présents dans son livre selon le même principe de l'équivalence :

« Au printemps de 1997, le protosyncelle Brasanuphe étant décédé, le Père Cléopas choisit son dernier père spirituel, le hiéromoine Jacob Savin, auquel il se confessa jusqu'à sa mort » (Balan, 2003 : 109).

« Dès 1950, quelques bons théologiens qui appréciaient tout particulièrement le père Cléopas entrèrent à Slatina. Nous pouvons mentionner parmi eux le protosyncelle Pétroniu Tanasé, le hiérodiacre Antoine Plamadeala, futur métropolite de Transylvanie, l'archimandrite Dosithée Morariu, le protosyncelle Géronte Balan, le hiéromoine du Grand habit Daniel Tudor et le hiéromoine Arsène Papacioc » (Balan, 2003 : 85).

Il a procédé de la même façon pour la traduction des prénoms des laïcs, qui avaient des correspondances en français : « En 1902, il se maria avec Anne Bercea, originaire de Dracshani, le village voisin » (Balan, 2003 : 20) ; « Avec ses plus jeunes frères Georges et Constantin, il garda les moutons de ses parents dans les environs de la skite de Cozancea toute proche » (Balan, 2003 : 23). En revanche, le traitement des patronymes est différent, une partie d'entre eux étant tout simplement reportés en langue française (tel les noms

[6] http://www.monastere-transfiguration.fr/synaxaire/tables_heortologiques.html

[7] Calendrier liturgique (orthodoxe), Monastère Saint-Antoine-Le-Grand et Monastère de Solan, 2013.
[8] Mémoire de notre saint Père Callinique de Tchernica, évêque de Rimnicu-Vilcea : Synaxaire du Monastère Saint-Antoine-Le-Grand, manuscrit.

BDD-V52 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-10-08 07:57:52 UTC)

Olaru, *Papacioc*, ou *Tudor* – des patronymes de moines, ou *Bercea* – le nom de famille d'une laïque), et une autre partie étant adaptée phonétiquement au français, comme le nom du père Cléopas, francisé en *Ilié*. À des degrés différents, les deux options prouvent la volonté du traducteur de les transformer en marques discursives de l'Orthodoxie d'expression roumaine, de sa tradition de longue date et de sa spécificité culturelle affirmée dans l'espace roumain et affichée de la sorte en langue française, pour le public français et francophone.

En ce qui nous concerne, lors de la traduction en français du livre consacré au père Païssié Olaru, nous avons choisi de ne pas traduire du tout les anthroponymes, en transférant par report les prénoms des moines, ainsi que leurs patronymes : « Ensuite, le moine Gherasim, son disciple bien-aimé, qui depuis longtemps le soigne avec dévotion et une candeur enfantine, lui allume sa veilleuse et un cierge en cire [...] » (Balan, 2012 : 58) ; « En 1926, est arrivé au skite de Cozancea un novice, un ancien berger, Vasile Aràpasul » (Balan, 2012 : 78). Nous n'avons fait que trois exceptions, pour les noms des pères Cléopas Ilié, Païssié Olaru et Ioannichié Balan, déjà présents sous cette forme dans le livre consacré au père Cléopas, dont notre version se voulait être un « complément » (tel que le précise Jean-Claude Larchet dans son Introduction : Balan, 2012 : 7). Nous avons voulu les individualiser de la sorte, en soulignant au niveau du discours, leur appartenance à un espace géographique et confessionnel bien précis, représenté comme traditionnellement orthodoxe, à un peuple-nation représenté en Occident comme profondément orthodoxe et très pieux.

Le traducteur de *l'Anthologie de conseils* du père grec *Porfirios*, a choisi, quant à lui, de traduire le nom de son protagoniste par équivalence, selon le système d'équivalences établies par les calendriers et les synaxaires orthodoxes, qui contiennent le nom de saint Porphyre, évêque de Gaza, fêté le vingt-six février. Supervisé, comme nous, par son éditeur (le directeur de la collection, le théologien orthodoxe français Jean-Claude Larchet), il a procédé de la même façon pour la traduction en français des autres anthroponymes qui apparaissent dans le texte, des noms de moines ou de laïcs : « le moine Nicodème » (Père Porphyre, 2007 : 216) ; « son disciple, Anargyre » (Père Porphyre, 2007 : 270) ; « l'archimandrite Paul Nikètaras » (Père Porphyre, 2007 : 214) ; « le père Païssios » (Père Porphyre, 2007 : 163) ; « le père André » (Père Porphyre, 2007 : 69) ; et, pour les laïcs : « Seigneur aie pitié de Georges, de Nicolas, de Marie, de Catherine » (Père Porphyre, 2007 : 269) ; « L'histoire de Marie, Dimitri et Georges » (Père Porphyre, 2007 : 138).

Remarquons aussi le fait que le nom propre de l'auteur de ce livre est accompagné du titre monastique le plus simple, le plus « humble », celui de *père*, qui l'individualise en tant que père spirituel, dont la renommée est tellement grande, que son patronyme n'apparaît même pas sur la couverture, étant mentionné une seule fois, très discrètement, à l'intérieur du livre.

Dans les trois versions françaises, la notion d'usage (qui pourrait être comprise aussi comme un ancrage culturel à spécificité confessionnelle) est illustrée discursivement par l'emploi de deux appellatifs, un d'origine française, à fonction de nomination[9]:

[9] La nomination pourrait se définir comme la fonction dénominative des appellatifs et des pronoms d'adresse, servant à mettre en évidence, à marquer les relations interpersonnelles, en fixant l'identité de la personne concernée, définie par rapport à l'initiateur de la nomination. La nomination se manifeste au niveau du discours énoncé, tandis que l'interpellation relève de l'énonciation, du langage énoncé en situation d'interlocution. Les deux procédés sont des marqueurs de la relation interpersonnelle, engendrée par le contexte socio-culturel, par le cadre énonciatif. (Dumas, 2010c).

BDD-V52 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-10-08 07:57:52 UTC)

« l'Ancien »[10] et l'autre, d'origine grecque, à fonction discursive d'interpellation : « Géronda »[11]. Les deux sont employés dans des textes de spiritualité orthodoxe rédigés ou traduits en langue française, la particularité du dernier résidant dans le fait qu'il représente une marque discursive de l'usage grec, reconnu comme tel à l'intérieur de l'Orthodoxie d'expression française, qui reste néanmoins universelle. Les deux termes sont utilisés dans la version française de l'*Anthologie de conseils* du Père Porphyre : « L'Ancien Porphyre ne dormait pas la nuit, car il consacrait ses nuits à la prière » (Père Porphyre, 2007 : 274) ; « Je vous remercie beaucoup, Géronda, lui dis-je » (Père Porphyre, 2007 : 275).

Les toponymes et leur fonction de culturèmes

Le traitement traductif des toponymes, une autre catégorie de noms propres, est assez différent dans les trois versions qui constituent le corpus de notre analyse. Le traducteur français d'origine grecque du livre consacré à l'enseignement spirituel du père Porphyre les traduits par adaptation phonétique, étant secondé par son éditeur, qui fait pareil dans le paratexte : « L'île Eubée » (Père Porphyre, 2007 : 13) ; « Vathia » (Père Porphyre, 2007 : 13) ; « Callissia » (Père Porphyre, 2007 : 275) ; « le quartier de Lycabette » (Père Porphyre, 2007 : 163). Cette option peut être interprétée comme une invitation au lecteur à une découverte de l'espace géographique grec, où est pratiquée l'Orthodoxie de manière traditionnelle et qui a engendré de grandes figures spirituelles, à valeur exemplaire, dont l'Ancien Porphyre.

Le traducteur du livre *Le Père Cléopas* a eu affaire à une diversité plus grande de toponymes, qui comprenaient, en plus des noms de localités (en général rurales), des lieux-dits[12]. L'option de traduction pour ces derniers a été le calque lexical, dans le but d'une initiation du lecteur francophone dans l'historique culturel et populaire des lieux qu'ils désignaient dans l'espace géographique roumain, tout particulièrement moldave (Dumas, 2011) : « On dit par ici qu'entre la skite de Sihla et le Ravin-de-Coroï voisin, il existe un lieu tenu caché par la volonté de Dieu, et que nul ne peut le découvrir » (Balan, 2003 : 42) ; « De même, le monastère reçut la clairière dite Le-Pied-de-la-Croix, ainsi que les monts Taciunélé » (Balan, 2003 : 74). Les autres toponymes ont été francisés, pour une mise en évidence « transparente » des particularités locales, culturelles et confessionnelles roumaines (et donc, traditionnellement orthodoxes), dont ils étaient porteurs : « la ville de Iassy » (Balan, 2003 : 135) ; « le village de Dracshani » (Balan, 2003 : 20) ; « la commune de Radasheni » (Balan, 2003 : 77) ; « le département de Botoshani » (Balan, 2003 : 19), etc.

En ce qui nous concerne, pour la traduction des toponymes présents dans le livre consacré au père Païssié Olaru, nous avons opté pour la solution du report, les transportant en français sous leur forme d'origine et mettant ainsi en évidence leur fonction discursive de culturèmes (Lungu Badea, 2004) d'un type particulier, à référent de nature culturelle-spatiale, ou culturelle-nationale. Ou bien, avec les mots de Michel Ballard, nous avons voulu souligner leur fonction de « désignateurs culturels » (Ballard, 2001), de « signes renvoyant à des référents culturels » (Ballard, 2005 : 126), « sémiotiquement reconnus » (Benveniste, 1974). Voyons quelques exemples : « Le moine Païssié Olaru est né le 20 juin 1897, à Stroiesti, un village de la commune de Lunca, dans le département de Botosani » (Balan, 2012 : 17) ; « le village de Slàtioara » (Balan, 2012 : 30). Nous avons pensé que le lecteur francophone à curiosité orthodoxe et ayant une certaine connaissance de la Roumanie, serait

[10] Forme de nomination indirecte, employée pour désigner un vieux moine, très avancé dans la vie spirituelle (dans la plupart des cas, un père spirituel). (Dumas, 2010a : 42).

[11] Terme employé dans la tradition grecque –surtout athonite- pour désigner un grand père spirituel, qui peut être ou non supérieur d'un monastère de moines. (Dumas, 2010a : 104).

[12] Des noms de lieux situés généralement à la campagne et qui portent des noms traditionnels faisant référence à des particularités historiques ou topographiques (Dumas, 2011), profondément ancrés donc dans la spécificité « nationale » de l'espace géographique roumain.

BDD-V52 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-10-08 07:57:52 UTC)

content de retrouver les noms de ces toponymes non francisés, avec leur signifiant d'origine, porteur de toute la résonance d'une spécificité locale, nationale, de l'Orthodoxie d'expression roumaine.

En guise de conclusion : l'universalité de l'Orthodoxie

Nous avons parlé ici de nation et « d'identité nationale », d'usage, d'expression linguistique, culturelle et confessionnelle, de spécificité locale au sein de l'Orthodoxie. Toutes ces dimensions n'empiètent aucunement sur son caractère universel et indivis, contribuant, au contraire, à lui conférer une richesse dans la complexité, assez difficile à comprendre pour quelqu'un de l'extérieur. Nous entendons ici la richesse dans le sens d'une coexistence harmonieuse d'une pluralité de traditions locales, nationales, de longue date, dont parle, par exemple, en faisant référence au Mont Athos, le père archimandrite Élisée (ou bien, en français aussi, Élisaios), higoumène du monastère de Simonos Petra :

« Nous considérons comme un enrichissement de la tradition athonite la variété des formes de vie et la pluralité des nations qui y sont représentées : une polyphonie qui favorise le respect mutuel, la responsabilité, la réciprocité dans le service »[13].

À travers leurs options en matière de traduction des noms propres, les traducteurs des textes de spiritualité orthodoxe vers le français essaient de mettre en évidence le rôle emblématique de certaines figures spirituelles considérées comme représentatives d'une identité nationale, comprise comme tradition orthodoxe locale, vécue dans un espace géographique précis, par un peuple chrétien-orthodoxe précis. Cette diversité d'identités nationales illustrée discursivement et sémiotiquement par les noms propres dans les trois traductions analysées ici est tout simplement une particularité de la structure de l'Église (et de son universalité), qui, tout en étant « une, catholique et apostolique »[14], est fondée sur la « communion ecclésiastique des Églises locales ». Ou bien, en termes de théologie :

« L'Église [orthodoxe] est représentée par toutes les Églises locales, les diocèses, qui demeurent en communion entre eux et avec les grands Patriarcats et centres de communion ecclésiastique restés fidèles à la foi des apôtres et de l'Église indivise des premiers siècles » (Deseille, 2012 : 136).

Références bibliographiques

1. Balan, Ioannichié, père, 2003, *Le Père Cléopas,* traduit du roumain par le hiéromoine Marc, préface de Mgr. Daniel, métropolite de la Moldavie et de Bucovine, introduction de Jean-Claude Larchet, Lausanne, l'Âge d'Homme, collection « Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle ».
2. Balan, Ioannichié, archimandrite, 2012, *Le Père Païssié Olaru*, traduit du roumain par Félicia Dumas, préface de S.E. Daniel, Métropolite de Moldavie et de Bucovine, introduction de Jean-Claude Larchet, Lausanne, l'Âge d'Homme, collection « Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle ».
3. Ballard, Michel, 2001, *Le nom propre en traduction*, Gap, Paris, Ophrys.
4. Ballard, Michel, 2005, « La stratégie de traduction des désignateurs de référents culturels », dans *La traduction, contact de langues et de cultures (1),* Michel Ballard (éd.), Arras, Artois Presses Université, p. 125-148.
5. Benveniste, Émile, 1974, *Problèmes de linguistique générale II,* Paris, Gallimard.
6. Deseille, Placide, archimandrite, 2012, *Certitude de l'invisible. Éléments de doctrine chrétienne selon la tradition de l'Église orthodoxe,* Monastère Saint-Antoine-Le-Grand, Monastère de Solan.

[13] Les caractéristiques fondamentales de la société athonite, conférence présentée lors du Séminaire pluridisciplinaire de Thessalonique, le 29 août 2013, consultée le 15 avrils, à l'adresse URL suivante : http://whc.unesco.org/en/events/1076/.

[14] Tel que les fidèles le confessent dans le Symbole de la foi.

BDD-V52 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-10-08 07:57:52 UTC)

7. Deseille, Placide, 2010, *Propos d'un moine orthodoxe. Entretiens avec Jean-Claude Noyé,* Paris, Lethielleux.
8. Dumas, Felicia, 2013, « La terminologie religieuse orthodoxe en langue française et le dialogue multiculturel des communautés orthodoxes de France », in *Studies on Literatur, Discourse and Multicultural Dialogue*, Iulian Boldea coordinator, Tg. Mureş, Editura Arhipelag XXI, p. 648-658.
9. Dumas, Felicia, 2011, « Problématique des noms propres dans la littérature religieuse orthodoxe traduite en français », in *Anuarul Universităţii „Petre Andrei" din Iaşi,* Fascicula: Drept, Ştiinţe economice, Ştiinţe politice, An 2011, tomul 8, decembrie, Iaşi, editura Lumen.
10. Dumas, Felicia, Dictionnaire, 2010a, *Dictionnaire bilingue de termes religieux orthodoxes : français-roumain*, Iasi, Métropole de Moldavie et de Bucovine, éditions Doxologia.
11. Dumas, Felicia, 2010b, « Rôles des emprunts dans la terminologie religieuse orthodoxe en français », in *Analele Universitatii "Dunarea de Jos" din Galati, Lexic comun - Lexic specializat. Actele conferintei internationale Neologie si politici lingvistice*, Galati, 8-9 septembrie 2010, Fascicula XXIV, An III, Nr.2 (4), Editura Europlus, Galati.
12. Dumas, Felicia, 2010c, « Interpellation et nomination en milieu religieux orthodoxe », in *CORELA* - Cognition, Représentation, Langage, Maison des Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Poitiers : http:// corela.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=716.
13. Guillaume, Denis, père, 1997, *Le Spoutnik, nouveau Synecdimos*, Rome, Diaconie apostolique.
14. Le Tourneau, Dominique, 2005, *Les mots du christianisme, catholicisme, orthodoxie, protestantisme,* Paris, Fayard.
15. Lungu-Badea, Georgiana, 2004, *Teoria culturemelor, teoria traducerii*, Timişoara, Editura Universităţii de Vest.
16. Porphyre, père, 2007, *Anthologie de conseils*, traduit du grec par Alexandre Tomadakis, introduction de Jean-Claude Larchet, Lausanne, l'Âge d'Homme, collection « Grands spirituels orthodoxes du XXe siècle ».

BDD-V52 © 2014 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.9.173 (2026-10-08 07:57:52 UTC)